



HAL
open science

Retrouver l'être humain dans les mots qui disent la migration

Cristina del Biaggio

► **To cite this version:**

Cristina del Biaggio. Retrouver l'être humain dans les mots qui disent la migration. *Ecarts d'identité*, 2017, A la recherche de l'étranger perdu, 128, pp.30-33. hal-02571675

HAL Id: hal-02571675

<https://hal.science/hal-02571675>

Submitted on 13 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Retrouver l'être humain dans les mots qui disent la migration

Paru dans *EcartS d'identité*, n° 128, juin 2017, pp. 30-33.

De Cristina Del Biaggio



Ils sont presque infinis les mots pour qualifier les personnes en mobilité. Je propose, à travers ce catalogue commenté non exhaustif, d'en passer en revue quelques-uns parmi tous ceux que nos oreilles sont contraintes à entendre, tous les jours, inlassablement, à travers les médias, ou en se promenant dans l'espace public. Les mots qui qualifient les personnes qui se trouvent dans un pays où elles ne sont pas nées, nous envahissent et façonnent notre manière de concevoir le phénomène migratoire. Les mots ont donc aussi un impact, sur nos perceptions, nos représentations et, in fine, sur les politiques qui le régulent.

« Nos » mots et les « leurs »

Il fut un temps où les qualificatifs pour décrire les personnes en mobilité ont alimenté l'imaginaire exotique de la bourgeoisie occidentale, imbibée d'orientalisme hérité du romantisme : les géographes-explorateurs fascinaient les lecteurs avec leurs récits sur le mystérieux monde se cachant au-delà des mers et des océans.

Ce temps semble être révolu. Il y a bien évidemment encore une esthétisation des altérités dans les outils de marketing de l'industrie du tourisme ou dans celle d'autres grandes marques globalisées. Mais les personnes venant « d'ailleurs » jusqu'à chez « nous » sont aujourd'hui grandement instrumentalisées pour alimenter peurs et haine. L'expatrié, ou tout simplement expat, constitue une exception notable. On l'associe facilement soit à ces Blancs qui, travaillant dans le domaine de l'aide humanitaire, se promènent en 4x4 dans les régions du monde considérées pauvres, ou alors à ces hommes et femmes venant du monde entier-et s'installant en diplomates ou experts de pointe dans les villes globalisées : New York, Londres, Singapour, Tokyo. Le *Courrier international* leur a même consacré une rubrique entière, *Courrier EXPAT*¹ publie des conseils, des analyses, des sondages, des plans de business (« *Dans quels pays vaut-il mieux acheter que louer ?* »), un guide. Tout y est pour que le *globetrotter* expatrié puisse se retrouver dans son nouveau chez-soi. Mais les expatriés, c'est aussi tous ces stagiaires des organisations internationales, exploités et non rémunérés pour leur travail. Des stagiaires en costard cravate qui, faute de moyens, se transforment parfois en campeurs protestataires. David, un stagiaire néo-zélandais aux Nations unies, a installé une tente dans un parc à Genève. Sans salaire, ces stagiaires, précarisés dans l'espoir d'être embauchés par ces institutions qui luttent contre la pauvreté et la paix dans le monde, se retrouvent à la rue.

¹ <https://www.courrierinternational.com/expat>

Mais les mots pour qualifier les personnes en mobilité ne s'arrêtent ni aux expatriés ni aux travailleurs humanitaires. Ils prolifèrent : réfugiés, migrants, immigrés ou émigrés, selon d'où on regarde, exilés, migrants travailleurs et travailleurs saisonniers, *badanti* qui, en Italie, prennent soin des personnes âgées à leur domicile, « dublinés » (ces [p.30] demandeurs d'asile ayant laissé leurs empreintes digitales dans un des pays se situant aux avant-postes de la frontière extérieure européenne et vers où les pays du Nord les expulsent en vertu d'un accord, le Règlement Dublin, signé par les pays membres et quelques pays associés), déportés, illégaux, déracinés, transmigrants, déplacés, migrants en transit, frontaliers, demandeurs ou requérants d'asile, mais aussi « demandeurs de vie » (*life-seekers* en anglais). Tout simplement.

Il y a tous ces mots, et tant d'autres. Ce sont « nos » mots, ceux qui circulent dans les médias et qu'on prononce ici, dans le nord globalisé, pour décrire les personnes en mouvement qui viennent chez nous, « *nous voler le pain* », certains suggèrent même. Ce sont les mots que nous utilisons en discutant avec nos voisins et collègues et que nous entendons résonner à travers les médias. Mais il y a aussi ceux qui n'arrivent jamais à nos oreilles. Céline Canut et Elsa Ramos les ont collectés dans un ouvrage qui se veut une incitation au voyage, le Carnet de route d'un voyageur en Afrique de l'Ouest (2014): Hangasin, Yarmayize, Kurmiize, Jawiize, Thllako, Zarma Zeeno, Kaoos Weoogo, Paa Weoogo, Lebge, Locataire, Tenga, Diaspo, VDV, Boyordjan, Gaou, Benguistes, Tungaranke, Baaragnini, Coxeur, Baana-Baana, Les 52, Marun Warama, Les «Naphtaline», Aventurier, Jaajayinbalaaxu, Nawetaan, Baol-Baol, Fatou-Fatou, Boutikou-Mbag, Jaatigi, Vacancier, Come On Town, Mandjaku, Emigranti, Duku, Rapatriados. Ils disent la migration, ces mots. Mais pour nous, habitants de leurs pays de destination, il s'agit de sons auxquels nous n'associons aucune signification. Ce sont pourtant probablement ceux qui disent le mieux la migration, parce qu'ils ont été forgés par celles et ceux qui partent et parfois reviennent, et par celles et ceux qui restent au pays en attendant leur retour. Un retour qui, quelquefois, n'arrivera pas. Dans la Méditerranée « carnivore », comme Gabriele Del Grande l'a qualifiée dans son livre de 2007 *Mamadou va a morire* (Mamadou s'en va mourir), « *seulement les poissons pourraient raconter la mémoire* » de ceux qui ne reviennent pas.

Des mots pour catégoriser

Il y a donc « leurs » mots et les « nôtres », mais il y a aussi les mots du langage courant, et ceux qui définissent un statut juridique. Ils servent de support aux autorités locales, nationales ou supra-nationales pour gérer les flux migratoires. Et alors qu'ils servent un but technique et pratique, pour façonner les statistiques, les mots peuvent déshumaniser. Car ils servent à définir des phénomènes généraux, en offusquant ainsi l'histoire personnelle de chaque individu caché derrière un chiffre. Pour créer des statistiques, un mot d'ordre : classifier, catégoriser.

Prenons un cas suisse. Dans ce pays, on parle de « NEM » (pour Non-entrée en matière). NEM correspond à une décision, à quelque chose. Il s'agit de demandes d'asile pour lesquelles la Suisse n'analyse pas les motifs. Généralement, non pas parce que la demande d'asile n'est pas fondée, mais parce qu'elle doit être examinée par un autre État, dans le cadre des accords de Dublin notamment. En France, on parlerait de « dublinés ». En Suisse, on a forgé un acronyme, NEM. Trois lettres au lieu de la longue phrase « *personne frappée d'une décision de non-entrée en matière* ». Toutes ces lettres ne rentrent pas dans les titres des journaux ou dans les communiqués de presse des autorités. Et alors, quitte à faire des

raccourcis, on écourte. Et tant pis si on déshumanise par la même occasion. Tant pis si les personnes deviennent des choses : « les non-entrée en matière », ou « les NEM » tout court.

Par ce genre de raccourcis, les administrations catégorisent, trient. Cela a été le cas en Grèce, en 2015-2016. Trois lettres suffisaient pour regrouper des centaines de personnes, et décider de leur destin : SIA (S pour Syriens, I pour Irakiens et A pour Afghans). Qui avait la chance de faire partie d'un de ces trois groupes, pouvait continuer le voyage. Les autres, au mieux, pouvaient marcher sur place, au pire, le renvoi les attendait. C'est ce qu'une bénévole sur l'île de Chios a observé² :

« *Ils doivent payer 3 euros pour être menés à un port où ils se voient remettre un bracelet muni d'une couleur spécifique et d'un numéro qui leur donne accès au camp de Tabakika*³, note Carmen. L'attente varie entre 2 et 20 heures durant lesquelles des tests pour identifier les éventuels 'faux réfugiés' sont menés [p.31] par la police grecque et par FRONTEX. » (Le Courrier, 07.03.2016)

Les SIA ont donc été considérés comme des réfugiés potentiels. Toutefois, ils ne le sont pas forcément. Parce que tout dépendra du pays de destination, qui décidera si ce réfugié potentiel sera également reconnu comme tel. Ceci est valable notamment pour les Afghans, qui se sont (re)transformés, en l'espace de quelques mois et dans certains pays d'Europe occidentale, en des « réfugiés de seconde classe »⁴. Des indésirables - voilà encore un nouveau mot - à renvoyer.

Des mots pour dissuader et illégaliser

En automne 2015, le discours ouvert d'Angela Merkel envers les réfugiés a fait la une des médias dans le monde. Celui de la fermeté envers les demandeurs d'asile déboutés, notamment afghans, est resté plus discret. Pourtant les moyens mis en place par Berlin ne sont pas des moindres : un accord bilatéral signé le 3 octobre 2016 entre les deux pays, une campagne d'affichage sur le territoire afghan pour essayer de dissuader les « potentiels candidats à l'émigration » de partir.

#RumoursAboutGermany est le hashtag lié à la campagne de dissuasion.

Par le passé, d'autres pays ont proposé des campagnes similaires. Une des plus célèbres a été financée par le gouvernement australien, intitulée « No way » et qui a fait le tour de la Toile. Mais il y a eu aussi des vidéos, des films, des clips et des séries TV qui, tous, essaient de dissuader les personnes de prendre la route : le film *The Journey* a été financé par l'Australie à destination des Afghans, la Suisse a produit une mini-série diffusée au Nigeria et des clips pour les habitants des Balkans, le Danemark a sponsorisé des publicités dans des journaux étrangers, les États-Unis ont lancé une campagne publicitaire d'un million de dollars au Mexique. Or, tout le monde sait que, malgré les nombreuses campagnes de dissuasion, et malgré les obstacles que les pays occidentaux dressent le long des routes des migrants, les flux migratoires ne pourront jamais être arrêtés. Mais alors que, parmi ceux qui arrivent jusqu'à chez nous, certains pourront bénéficier d'un permis de séjour, d'autres seront contraints à une vie en clandestinité. Fragilisés par leur statut, ils sont recherchés par une économie souterraine toujours en quête de personnes à exploiter. Ils sont recherchés également par les forces de l'ordre, qui les arrêtent en vue de leur expulsion.

² http://www.lecourrier.ch/137138/engagees_aupres_des_migrants

³ Centre de registration des demandes d'asile sur l'île de Chios (Grèce).

⁴ V. notamment l'article de Admir Skodo, "How Afghans became second class refugees" (20.02.2017): <https://theconversation.com/how-afghans-became-second-class-asylum-seekers-72437>

Les mots pour parler de personnes dont les pays veulent se débarrasser pullulent, Même le mot « réfugié », quand il est accompagné de l'adjectif « économique », se transforme en un synonyme de « faux réfugié ». Ces deux expressions rallongent alors la longue liste des personnes indésirables, et de facto expulsables : les déboutés, les refoulés, les dublinés. Les pays de destination diffèrent (pays d'origine, État tiers sûr ou pays ayant ratifié l'accord de Dublin), mais la logique reste la même : des personnes auxquelles les États ont décidé de ne pas accorder de permis de séjour, qu'ils rejettent au-delà de leurs frontières. Font partie de cette catégorie également les personnes retenues en détention administrative, les sans-papiers, les clandestins. Les personnes sans statut légal, en séjour irrégulier. Des mots à peine moins déshumanisants par rapport au terme « illégaux », qui accuse la personne et non pas ses actes. Des mots qui stigmatisent, donc. Des mots qui ne disent rien sur le système qui les rend « illégaux ». C'est pour cela que des chercheurs comme Harald Bauder plaident pour que le terme « illégalisé » se généralise, car, comme il le dit dans un article de 2014, « *clairement, l'illégalité est une condition créée par les gouvernements et les institutions décrétant et mettant en œuvre les lois migratoires et sur les réfugiés* »⁵. [p.32]

Des mots pour galvaniser ou déshumaniser

Si il y a des mots qui déshumanisent, il y en a d'autres qui galvanisent. Il y a des « naturalisés » qui sont portés en héros nationaux. C'est le cas du joueur de football suisse d'origine kosovare Xherdan Shaqiri. Le 25 juin 2014, lors de la Coupe du monde, Shaqiri marque trois buts contre l'équipe du Honduras et permet ainsi à la Suisse de se qualifier pour les huitièmes de finale. Un exploit pour ce petit pays alpin. Le commentateur de la Radio télévision suisse (RTS) du match ne mâche pas les mots, en commentant ces trois buts historiques :

« Regardez cette balle de la sixième minute. Le ballon qui s'envoûte, qui frôle le fer. Une seconde seulement, qui libère tout un pays, et un homme aussi : Shaqiri. Un seul homme, un autre suisse, un autre héros avait jusque-là réussi à tirer pareil. C'était Guillaume Tell⁶. [...] Techniquement parfait, sur ce coup-là Shaqiri a mérité son statut de héros national. [...] Oui, bien sûr, il y a le talent, mais quand on est capable de mettre trois buts dans un match de Coupe du monde, c'est qu'il y a autre chose. Il y a du papa et maman, des mots que seul un fils connaît. La Suisse aujourd'hui serait bien inspirée de dire merci à toute la famille Shaqiri. »⁷

C'est ce même Shaqiri qui, en marquant un but, cette fois-ci dans un match contre la Bulgarie, « fait rêver la Suisse », comme le met en avant une campagne anti-xénophobie lancée par le syndicat UNIA. Une contre-campagne, en réalité, créée en réaction à celle réalisée par l'Union démocratique du centre (UDC), parti populiste, xénophobe et islamophobe. Un parti qui dit mieux son nom dans sa version allemande : Schweizerische Volkspartei (« *parti suisse du peuple* »). Et qui préfère se vendre comme le seul paladin de la justice en accusant deux Kosovars d'avoir « tranché la gorge d'un Suisse ».

⁵ Harald Bauder, 2014 "Why We Should Use the Term 'Illegalized' Refugee or Immigrant: A Commentary", *International Journal of Refugee Law*, p.5.

⁶ Mythe fondateur de la Suisse, Guillaume Tell, aurait libéré les Suisses de la tyrannie du bailli Gessler en remportant le défi de tirer avec son arbalète sur une pomme posée sur la tête de son fils (v. le dictionnaire historique de la Suisse: <http://www.hls-dhs-dss.ch/textes/f/F17475.php>).

⁷ Lien vers la vidéo: <http://www.rts.ch/play/tv/19h30/video/coupe-du-monde-509000-telespectateurs-ont-regarde-suisse-honduras?id=5963614>

Les arguments et contre-arguments se font à coups de pub, dans l'espace public. D'un côté les « bons » migrants, devenus des icônes nationales, de l'autre les « mauvais », les criminels à expulser. La déshumanisation, là, passe par la généralisation.



Campagne du syndicat UNIA

« Deux Kosovars » deviennent tous les Kosovars. Si un Kosovar poignarde, c'est que tous les Kosovars doivent forcément le faire. Et ce fait divers est manipulé d'un tour de main pour alimenter l'argumentaire politique. Ainsi l'UDC demande au Conseil fédéral, l'exécutif suisse, « *d'appliquer immédiatement l'initiative populaire 'Pour le renvoi des étrangers criminels'* » et « *de mettre fin à l'immigration de masse incontrôlée* ». Les « personnes en mobilité » deviennent une « masse ». La masse à arrêter, à bloquer, ou au moins à entraver et freiner dans son mouvement.

Et quand les personnes deviennent une masse, terme défini par le Larousse comme une « *quantité importante d'une matière compacte, sans forme définie* », il est difficile d'y distinguer des regards, des larmes et des sourires, des rides, des grimaces, des sourcils incurvés. Derrière la masse, les êtres humains s'effacent. Par le choix des mots, celles et ceux qui décrivent les migrations peuvent contribuer à leur rendre un visage. Ou à l'effacer, inexorablement. [p.33]